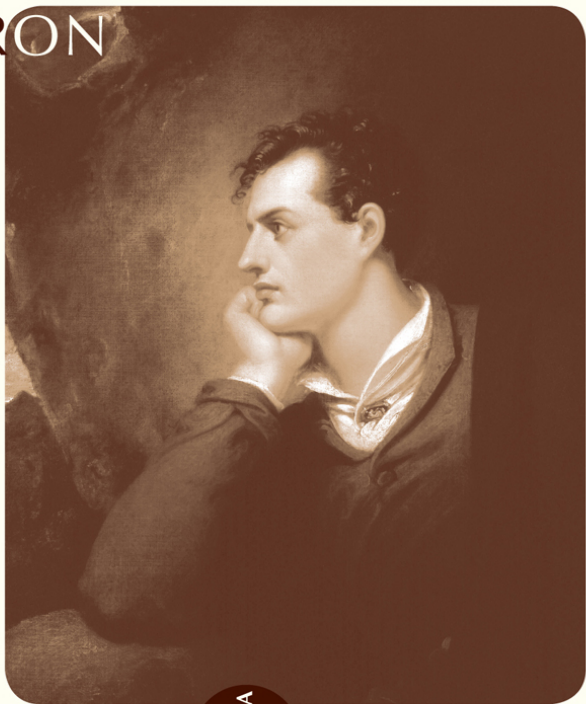


GIUSEPPE TOMASI
DI LAMPEDUSA
BYRON



ALLIA

Byron

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Shakespeare

Stendhal

GIUSEPPE TOMASI DI LAMPEDUSA

Byron

Traduit de l'italien par
MONIQUE BACCELLI

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2016

TITRE ORIGINAL

Byron

Le présent texte a paru pour la première fois, de manière posthume, dans *Letteratura inglese*, tome 2, édition établie par Nicoletta Polo, Milan, Mondadori, 1991.

© 1995, The Estate of Giuseppe Tomasi di Lampedusa.
All rights reserved.

© Éditions Allia, Paris, 2016.

MAINTENANT mon projet devient périlleux. Parler de Byron, fût-ce en bâclant la chose comme d'habitude, n'est pas facile ; on peut oser dissenter sur Shakespeare ou sur Milton : ils sont tellement au-dessus de leurs contemporains et leur mérite est si universellement reconnu qu'il peut suffire de se transformer en guide touristique pour indiquer aux voyageurs les panoramas les plus fameux ou ceux qui, moins célèbres, sont tout aussi beaux. Il suffit de connaître leurs œuvres pour être capable d'en parler sans façons entre amis.

On ne peut pas faire la même chose avec Byron. Ce fut un grand poète mais sa gloire qui fut, à un moment donné, en compétition avec les plus grands noms, connaît une certaine éclipse et je trouve nécessaire de distinguer en lui le bon du moins bon afin de lui redonner sa place qui n'est évidemment pas parmi les Dieux, mais pas non plus, et plus évidemment encore, parmi les médiocres. Première difficulté.

Byron est en outre un poète qui sert de pivot à la littérature européenne moderne : qu'on le juge grand ou petit, il est indéniable qu'après lui la littérature européenne diffère

totallement de celle qui l'a précédé. Et c'est justement parce qu'il n'est pas du nombre des plus grands qu'il incarne totallement le romantisme. Shakespeare dépasse les Élisabéthains et Milton les Puritains. Byron est le romantisme fait homme. Parler de lui c'est parler de toute une époque. Deuxième difficulté.

En troisième lieu Byron est un de ces poètes (comme Le Tasse, comme Verlaine, auxquels il ne ressemble en rien) dont la vie est plus importante que les œuvres : symptômes de la fatigue d'une époque, fleurs de la décomposition, leurs œuvres restent incompréhensibles si l'on ne connaît pas les circonstances qui les firent naître et dans lesquelles elles plongent leurs racines. Troisième difficulté.

Et je compte sur la bienveillance de mes auditeurs pour accueillir avec indulgence les pages qui suivront, qui seront sans aucun doute les pires de toutes, passées et futures. Ce qui n'est pas peu dire.

L'AMBIANCE

JE tiens à préciser dès le départ que tout ce qui sera dit sur l'ambiance dans laquelle vécut Byron vaut pleinement pour Shelley et en

grande partie pour Blake, Keats et les autres poètes de son temps.

L'ambiance dans laquelle vécut Byron, et qui agit puissamment sur lui, était une ambiance de crise, la crise du monde féodal qui changeait de peau pour devenir le monde industriel. L'Angleterre, parce qu'elle avait quelques décennies d'avance, l'Allemagne et l'Italie, parce qu'elles étaient en retard d'autant, n'en subirent pas la violente explosion, comme la France, mais connurent les symptômes et les souffrances de cette métamorphose : l'Europe (et l'Angleterre) de 1815 n'est absolument plus celle de 1795.

Mais les autres pays, pour le moment, ne nous regardent pas. Considérons uniquement l'Angleterre.

C'est avant tout une crise économique qui suscite et conditionne les autres. L'économie féodale, ancrée dans l'agriculture, s'écroule (au dire des agrariens), se transforme (à en croire la bourgeoisie industrielle). Au début du XVIII^e siècle, un feudataire en possession de cent mille acres de terrain (environ cinquante mille hectares) était le maître de son comté. Il imposait les prix du blé et du bois, en accord avec ses pairs ; il détenait le pouvoir politique grâce à l'élection de ses députés

au Parlement; il subventionnait les écoles, il entretenait les routes. Les moulins étaient à lui, les scieries étaient à lui, la police rurale était à lui. Les impôts que l'État percevait provenaient presque tous de lui, la petite justice, il l'exerçait lui-même.

Cependant, vers la fin du siècle, tout se mit à changer. La terre fut alors considérée comme un mauvais investissement; elle rapportait au maximum 3 %, alors que certains notables de la City qui possédaient quatre bouts de papier de l'East India Company ou des Midland Potteries, exigeaient jusqu'à 20 ou 25 %. Des bourgs insignifiants comme Liverpool, Manchester, Sheffield et Birmingham avaient implanté des métiers à tisser mécaniques, des industries métallurgiques, des compagnies de navigation et ils étaient en train de devenir de grandes villes, dépassant déjà de beaucoup, par le nombre de leurs habitants et leur importance économique, les petites villes rurales où les propriétaires fonciers trouvaient jadis leur centre d'action.

Les droits de douane, les impôts sur les produits manufacturés avaient désormais tendance à égaler le rendement des impôts fonciers, et, parallèlement, l'importance politique de la *gentry* diminuait. Pendant les

guerres de la Révolution les gros marchands et les banquiers de la City avaient fourni à l'État huit vaisseaux de premier ordre, un cadeau que les propriétaires terriens n'auraient pas même rêvé pouvoir faire.

Voilà pour la crise économique.

Mais il y avait aussi une crise religieuse. À partir du milieu du XVIII^e siècle et au-delà, de nombreux pasteurs anglicans s'éloignèrent de l'Église officielle. Celle-ci se perdait de plus en plus dans l'esprit de conformisme et de compromission, offrant en outre un spectacle de corruption : j'entends par corruption le fait que les nombreux bénéfices ecclésiastiques à la disposition de la Couronne et de la noblesse étaient confiés à des fils de famille ou à des personnes "recommandées" sans qu'on se préoccupât beaucoup des qualités morales ou culturelles des élus. Ce fut alors qu'apparut la figure du *hunting parson*, du "curé chasseur", jeune homme de bonne famille, dénué de tout souci spirituel, passant son temps à la chasse au renard sur les terres de sa paroisse. La plupart de ces ecclésiastiques ne résidaient même pas dans leurs maisons de campagne où ils se faisaient remplacer par d'autres prêtres qu'ils rétribuaient eux-mêmes.

Sous l'impulsion de Wesley de nombreux pasteurs commencèrent à prêcher pour une

réforme de l'Église anglicane, tant dans sa structure hiérarchique que dans le domaine théologique. Leur prédication obtint un succès inattendu dans l'esprit profondément religieux des Anglais. Expulsés de l'Église officielle, ils fondèrent la nouvelle Église méthodiste, qui s'implanta de façon prodigieuse, surtout dans le tout récent prolétariat industriel.

Mais cette critique de l'Église anglicane, si elle se traduisit par un changement de foi dans les âmes les plus simples, se manifesta en revanche par un abandon de la foi chez les personnes de niveau culturel plus élevé. À Londres on fonda un "Club des Athées", les libelles antireligieux se multiplièrent. C'est dans cette ambiance de libre pensée que Byron fut élevé.

Voilà pour la crise religieuse.

Mais il y avait aussi une crise politique.

La dynastie des Hanovre avait fourni deux bons rois à l'Angleterre (George I et George II), non qu'ils brillassent par des dons intellectuels particuliers, mais du fait que, étant absolument étrangers à la vie de leur royaume, ils laissèrent faire leurs Premiers ministres. C'est ainsi que se constitua, comme nous l'avons déjà dit, le gouvernement de Cabinet.

Avec l'arrivée sur le trône de George III, né, élevé en Angleterre et de mentalité totalement

anglaise, les choses changèrent. Non, on le comprend, que le gouvernement parlementaire disparût, mais l'influence du Roi se fit sentir. Et ce ne fut pas une influence heureuse. Honnête et tout aussi courtois, George III n'avait que peu d'idées, lesquelles étaient en outre étroites : dans certaines occasions il voulait vivre sur un pied strictement national, chose impossible dans un pays qui s'était lancé avec décision sur la voie de l'impérialisme ; dans d'autres circonstances, en revanche, il entendait affirmer la suprématie britannique sur ses colonies, une position qui allait coûter à l'Angleterre le détachement de ses colonies d'Amérique du Nord.

Ensuite, brusquement, le Roi devint fou. D'abord de façon intermittente, puis de façon continue ; on fut alors obligé de l'enfermer dans le château de Windsor où, s'étant laissé pousser la barbe, il paissait l'herbe des prés ou jouait du Haendel à l'harmonium. Il fallut instituer une régence et le Régent fut son fils aîné, Prince de Galles. Les choses allèrent de mal en pis. Le Roi fou était aimé de son peuple à cause de sa douceur. Mais ses fils, au nombre de huit, étaient aussi impopulaires que possible. Presque tous bigames, ils avaient épousé dans leur jeunesse des jeunes filles de sang non royal

(ou des actrices) et, leur mariage n'ayant pas été ratifié par le roi, ils s'étaient ensuite remariés avec des princesses et avaient des enfants des deux lits. Les bruits les plus étranges couraient sur leur compte : l'un était soupçonné d'avoir tué son propre valet de chambre, l'autre était accusé de viols multiples et variés, d'un troisième on disait qu'il avait été l'amant de sa sœur, un quatrième faisait preuve d'un sadisme si féroce avec ses soldats qu'on avait dû l'exempter de ses charges militaires. Ils étaient tous dans les dettes jusqu'au cou et se disputaient tous entre eux et avec le Régent.

Aussi le prestige de la monarchie baissait-il et les insultes au Régent et à ses frères se multipliaient-elles chaque jour dans les rues et dans la presse.

De très graves questions politiques agitaient le pays. Si tout le monde était d'accord sur la politique extérieure, d'âpres oppositions se développaient au sujet de la politique intérieure. Le parti libéral désirait l'abolition de l'impôt sur le blé, une mesure qui appauvrirait ultérieurement la propriété terrienne, la réforme électorale (visant à donner une représentation équitable aux nouvelles villes industrielles et à abolir les vieux collèges ruraux dont certains n'avaient pas plus de dix électeurs) et surtout

la franchise politique pour les catholiques. Le pays était en plein désordre (un désordre anglais, bien sûr).

Toutes ces questions furent résolues, le pays reprit confiance en sa constitution et entra dans la florissante époque victorienne.

Mais en 1815 Byron se trouvait encore dans un pays mécontent, devenu sceptique et presque irrespectueux. (Il faudrait lire le livre, extrêmement amusant, de Fulford sur les “Royal Dukes” et la magistrale étude de Halévy sur l’Angleterre de 1815.)

Parallèle à ces trois crises, la crise sociale de l’aristocratie. Appauvrie par la révolution industrielle, celle-ci continuait à vivre dans le faste, en faisant des dettes. Et de temps à autre d’épouvantables cracks éclataient.

Byron entra dans la société anglaise sous le signe de la méfiance, de l’athéisme, de la révolte, de la pauvreté et de l’orgueil. Telles sont les composantes de son temps, de sa biographie et de son œuvre.

LA VIE

J’AVAIS d’abord l’intention de parler en même temps de la vie et de l’œuvre de Byron – deux

éléments qui sont très étroitement liés. Mais ils sont liés sur le plan artistique : des éléments fort importants de la biographie sont presque absents de l'œuvre ; des éléments qui dans la vie paraissent négligeables occupent dans la poésie de Byron une place prépondérante ; il opérait la transfiguration artistique de certains faits seulement après quelques heures ; alors que pour d'autres il lui fallait des années.

Pour mener de front ces deux éléments, il faudrait disposer d'un esprit de synthèse dont je suis dépourvu. Il résulterait de cette méthode une confusion sans égale, avec de perpétuels retours en arrière. Mieux vaut donc raconter d'abord la vie, qui est d'un intérêt extraordinaire ; et parler ensuite des œuvres en faisant quelques références aux événements qui les ont inspirées. Ce sera beaucoup plus long, mais beaucoup plus clair, je l'espère.

En attendant il faut commencer... par les antécédents.

La famille de Byron était d'origine normande et arriva en Angleterre avec Guillaume le Conquérant. Ils étaient de la même souche que les ducs de Brion, des Français au destin tragique et, dit-on, des Bühren de Curland, au destin galant. La devise des deux branches, anglaise et française, était la même et c'était

l'orgueilleux "Crede Biron". Ils possédaient de vastes fiefs dans le Nottinghamshire et le Lancashire.

Un Lord Byron se distingua par son courage et son imprudence pendant la guerre civile : servant comme général de cavalerie dans l'armée royale, il ordonnait toujours prématurément à ses hommes de charger. Et ce fut la cause des défaites d'Edgehill et de Marston Moore. Après une défense acharnée de son propre château, Newstead Abbey, il se réfugia en France avec le jeune Roi qui le récompensa de ses services (ou le punit de ses défaites) en devenant l'amant de sa femme (qui fut très exactement, comme le précise Pepys, la dix-septième maîtresse du roi).

Un peu plus tard, un autre Lord Byron tua son cousin au cours d'une rixe d'ivrognes. Il fut jugé par la Chambre et acquitté à condition qu'il se retire sur ses terres. Là, il se livra à mille extravagances, tua son cocher, organisa des simulacres de guerre entre des gamins dans les allées de son parc et se saoula régulièrement pendant dix-huit ans de suite.

Lorsqu'il mourut, le titre passa au fils d'un frère cadet. Ce nouveau Lord avait choisi la carrière maritime, et il était ce qu'on appelle chez nous un "iettatore", ou porte-malheur.

Dès qu'il commença de naviguer, comme jeune officier, il reçut le sobriquet de "Captain Gale" car quelques heures après son embarquement, quel que soit le navire, s'élevait une tempête à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Il fit trois fois naufrage et deux de ces trois fois fut le seul survivant de tout l'équipage. Cependant, étant doté d'une énergie et d'un courage exceptionnels, il fit carrière malgré ses aptitudes maléfiques et se vit chargé, en 1764, de faire le tour du monde au commandement de son navire, le *Dolphin*, avec la mission de découvrir de nouvelles terres en Océanie, encore quasiment inexploree à l'époque. Parti en août 1764, il revint en Angleterre dix-huit mois plus tard, sans avoir bénéficié d'une seule semaine de beau temps pendant le voyage, comme il le note lui-même dans son carnet de bord. Toutefois, l'événement le plus étrange de cette expédition fut qu'il ne découvrit pas la moindre terre, alors que les îles fourmillaient sur la route qu'il parcourut. Au moment opportun un banc de brouillard ou une masse de nuages dissimulait la proie. Il semble donc que Byron passa à trois kilomètres du continent australien sans le voir.

Devenu amiral il fut chargé de commander l'escadre qui devait intercepter la flotte

française et l'empêcher de débarquer des renforts aux rebelles américains. Mais, comme d'habitude, il essuya une tempête, perdit deux navires, tous les autres furent endommagés, et les Français passèrent. Quelques mois après il livra bataille et, fidèle à la tradition familiale, attaqua trop tôt et fut cause de la seule victoire navale que les Français eussent jamais remportée sur les Anglais.

Après quoi, on le mit au repos.

Ce marin malchanceux eut deux fils : l'aîné, John, fut le père du poète. Il entra dans la carrière militaire et s'y livra à tant d'extravagances, fit tant de dettes et tant de duels qu'il fut surnommé "Mad Jack". À vingt ans il enleva une jeune noble, Lady Carmarthern. Le mari demanda le divorce, les deux fugitifs se marièrent et eurent une fille, sur laquelle nous apprendrons une quantité de choses : Lady Augusta Byron. Peu de temps après, "Mad Jack" se retrouva veuf, sans le sou, et se remaria avec Catherine Gordon, de famille noble écossaise. La famille Gordon était elle aussi une famille tragique : chaque génération avait connu au moins deux morts violentes. Une ballade écossaise chante la geste criminelle d'un Gordon qui tua cinq enfants pour hériter de leur père. Du reste il fut décapité.

Du mariage de John, Lord Byron, dit “Mad Jack”, et de Catherine Gordon, héritière d’un funeste sang, naquit le 22 janvier 1788 notre poète, George Gordon Lord Byron.

Au moment où naissait Byron, sa famille était déjà presque entièrement ruinée. Le père avait dissipé tout son bien, presque tout ce qui avait été la grosse fortune de sa femme. Il ne leur restait que quatre mille livres sterling. La mère loua un petit appartement à Aberdeen, dans le nord de l’Écosse, se sépara de son mari et alla y vivre, très modestement, avec le petit George.

Celui-ci semblait avoir hérité de la légendaire beauté des Byron. Mais quand il commença de marcher, on s’aperçut qu’il était boiteux.

Beau et boiteux, il le restera toute sa vie.

Byron n’avait que trois ans quand son père mourut, en 1791, à Valenciennes, en France, où il s’était réfugié pour échapper à ses créanciers. Le pauvre “Mad Jack” se trouvait dans la misère la plus noire. Ses dernières lettres sont tragiques : “Je n’ai même plus une chemise à me mettre sur le dos et mon seul habit est en loques... Le boucher et le boulanger refusent de me faire crédit”.

Il semble qu’il se soit ôté la vie.

Peu de temps après, un jeune cousin, héritier du titre (et du majorat) était tué en Corse.

TABLE

L'AMBIANCE.....	8
LA VIE.....	15
LES ŒUVRES.....	57
NOTICE.....	78

BYRON DE GIUSEPPE TOMASI DI LAMPEDUSA
A PARU AUX ÉDITIONS ALLIA
EN SEPTEMBRE 1999

ISBN : 979-10-304-0084-7
ISBN DE LA VERSION ÉLECTRONIQUE :
979-10-304-0086-1